

Pierre-Mathieu Le Bel, *Montréal et la métropolisation : Une géographie romanesque* (Montréal : Éditions Triptyque, 2012), 212 p.

Olivier Roy-Baillargeon

Volume 42, numéro 2, spring 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1025703ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1025703ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy-Baillargeon, O. (2014). Compte rendu de [Pierre-Mathieu Le Bel, *Montréal et la métropolisation : Une géographie romanesque* (Montréal : Éditions Triptyque, 2012), 212 p.] *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 42(2), 65–66. <https://doi.org/10.7202/1025703ar>

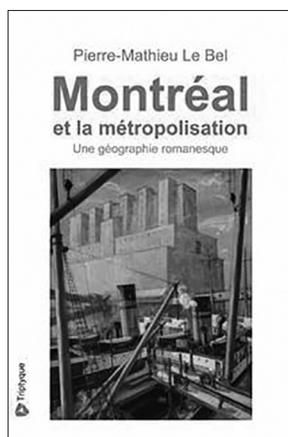
coutumier a cédé la place au Paris «révolutionné», théâtre de la fureur d'une société et d'une culture transformées.

La fabrique du Paris révolutionnaire nous présente cette dense argumentation dans un style très fluide qui multiplie les exemples et les anecdotes, rendant ainsi la lecture tout à fait aisée. Partout, un grand effort est déployé pour apporter des nuances qui rendent aux réalités sociales et culturelles leur complexité inhérente : à Paris, rien n'est statique et les groupes, que les historiens présentent trop souvent comme monolithiques, sont parcourus de fissures. Ces nuances rendent à la société parisienne sa variété de teintes tout en solidifiant le propos de l'auteur. Il en va de même pour l'effort constant de Garrioch de présenter, en toutes circonstances, la voix des femmes, leurs modes de vie, leurs rôles dans la société et dans les divers groupes dont elles faisaient partie, démarche qui enrichit d'autant sa démonstration et qui multiplie les tableaux. On perçoit également que le travail en archives a été immense : en plus d'évoquer les mémoires célèbres de Mercier, Hardy, Ménétra et Restif de la Bretonne, il met à contribution des récits de voyage, de nombreux rapports de police – avec tout ce qu'ils peuvent offrir de croustillant –, les archives notariales et la collection Joly de Fleury. Ces sources sont bien utilisées et très variées. On déplorera toutefois que l'auteur n'ait pas mentionné quelle démarche il avait empruntée lors de leur dépouillement et quelles orientations avaient guidé ses choix. Il demeure néanmoins que, sous la plume de David Garrioch, l'Ancien Régime et la Révolution, bien loin de s'exclure l'un l'autre, s'éclairent. Paris, véritable personnage de sa propre histoire, a donc encore beaucoup à nous dire.

Sophie Abdela
Université du Québec à Montréal

Pierre-Mathieu Le Bel, *Montréal et la métropolisation : Une géographie romanesque* (Montréal : Éditions Triptyque, 2012), 212 p.

Ce livre, présenté à l'origine comme thèse de doctorat en géographie, tente de répondre à la question de la représentation de la métropolisation dans les romans québécois contemporains dont l'action se déroule à Montréal. L'auteur a, pour ce faire, recours à une démarche de géographie littéraire, soit une utilisation des romans non pas en tant que fins ou objets en eux-mêmes, mais plutôt en tant que composantes d'un corpus, traité comme un tout. Ce corpus est composé de 57 romans d'auteurs différents, presque tous publiés à Montréal, et parus à une exception près entre 2002 et 2006. Ils ont été sélectionnés pour avoir été présentés dans les pages culturelles



du quotidien *La Presse* ou de l'hebdomadaire *Voir* entre 2003 et 2006 et parce que l'action se déroule dans le Grand Montréal au tournant du XXI^e siècle. La perspective adoptée est donc a-historique ; les romans traités sont contemporains, pour y retrouver Montréal à l'ère de la métropolisation, et non à celle du fordisme ou de la Révolution industrielle.

L'auteur se laisse bien guider par son contenu plutôt que de tenter d'en redéfinir les contours pour qu'il serve des fins prédéfinies. Après s'être familiarisé avec les romans sélectionnés, il a effectué une deuxième lecture de son corpus à l'aide d'outils d'interprétation comme la phénoménologie de la mémoire et la théorie de l'acteur-réseau. Sa discussion méthodologique autoréflexive sur l'analyse discursive avec le roman comme matériau, à la lumière de sa pertinence accrue et des risques qui y sont associés, atteste du sérieux de sa démarche. Il use d'une approche face à la ville en trois axes : 1) ses limites ; 2) sa fragmentation ; et 3) sa connectivité. Les trois chapitres d'analyse de son livre reprennent cette division.

Le chapitre 2, « Les territoires mémoriels de la ville », conclut à l'existence de pratiques de la mémoire différenciées selon les milieux (la ville, la banlieue et la campagne) : l'anamnèse au centre, le trou de mémoire en banlieue et la commémoration à la campagne. Le chapitre 3, « Enquête sur un casse-tête urbain », relève que la fragmentation urbaine est mise de l'avant dans l'opération de décodage de la ville, de sa mémoire et de ses pratiques par les divers détectives en vedette dans les romans policiers analysés. Le chapitre 4, « Connectivités métropolitaines », note que la multiplication des connexions et l'intensification des réseaux entre individus sont concomitantes voire corrélées à l'atténuation ou la distribution de leurs migrations. Enfin, le chapitre 5 fait office de bilan de l'ouvrage et met en lumière, quoiqu'un peu maladroitement, la grande hétérogénéité de Montréal telle qu'elle est présentée dans les romans analysés.

Les liens tissés par l'auteur entre le matériau utilisé et les pistes analytiques qui en sont tirées sont toutefois fréquemment ténus. Il « pose la question » de la métropolisation à son corpus, mais les réponses qu'il en tire sont vagues, hétéroclites et seulement relativement instructives à l'issue d'un certain effort de contorsion analytique paraissant par moments excessif et dont les résultats convainquent peu. Le grand écart intellectuel qu'il souhaitait effectuer entre la métropolisation territoriale et politique, la géographie sociologique de Montréal et le contenu des romans retenus apparaît d'emblée comme une entreprise périlleuse et le fruit de ses analyses confirme cette présomption. Son livre constitue une bonne revue littéraire des romans publiés il y a une dizaine d'années et utilisant Montréal comme théâtre ainsi qu'une intéressante exploration sociologique des lieux de violence et de mémoire du Grand Montréal mis en scène dans ces romans, mais le fil conducteur de la métropolisation montréalaise s'en trouve le plus souvent renvoyé au second plan au fil des analyses beaucoup plus littéraires que géographiques. Sa très longue analyse a-territoriale et décontextualisée du roman policier en tant que genre littéraire singulier en constitue

un exemple probant. Le lecteur a ainsi parfois l'impression de s'égarer, de s'enfoncer avec l'auteur dans de longues digressions éloignées du sujet d'origine alors que ce dernier plonge dans l'intrigue d'un roman particulier plutôt que de poursuivre sa démonstration.

Enfin, du point de vue de la forme, il est pour le moins surprenant que ne figurent dans ce livre qu'une figure (une carte du Grand Montréal) et un tableau (une classification primaire des romans à l'étude selon qu'ils appartiennent véritablement, moyennement ou peu au genre policier) – et, par surcroît, qu'ils soient tous deux de piètre qualité, inadéquatement introduits et fort peu pertinents. Cela apparaît très insuffisant pour un travail de cette envergure et pour le moins étrange pour une recherche doctorale en géographie. La bibliographie, très ancrée dans les études urbaines, est étonnamment plus sociologique que géographique ou littéraire. Elle est assez complète en ce qui concerne les références générales sur la métropolisation, mais on y trouve proportionnellement très peu de références scientifiques sur Montréal et, plus particulièrement, sur sa métropolisation. Cela est d'autant plus singulier que de nombreux chercheurs travaillent et ont travaillé sur cette question depuis une douzaine d'années déjà.

Le vocabulaire utilisé par l'auteur est vaste et précis et s'applique très bien aux analyses effectuées. La lecture s'en trouve aisée, aussi grâce à une bonne aération du texte par un renvoi fréquent à des citations des romans utilisés. Trois encadrés informatifs de quatre pages insérés entre les chapitres de présentation du corpus pour mettre en contexte les thématiques abordées par la suite participent du même effet ; c'est là un astucieux et agréable moyen de voguer en terrain plus théorique tout en changeant temporairement de rythme et de ton.

En somme, ce livre déçoit par le non-respect des promesses de son titre : Montréal et la métropolisation n'y sont surtout pas centrales et il s'agit au final bien davantage d'une analyse littéraire à caractère sociologique que d'une « géographie romanesque ». L'intention était louable et le contenu est agréable à parcourir, mais les enseignements qui peuvent en être tirés sont rares et minces. En fait, on dirait parfois un ouvrage inachevé...

Olivier Roy-Baillargeon
Doctorant en aménagement
Institut d'urbanisme
Université de Montréal

Frank Mackey, *L'esclavage et les Noirs à Montréal, 1760-1840* (Montréal : Hurtubise, 2013), 672 p.

L'historien Frank Mackey s'intéresse au sort des Noirs esclaves et libres ayant vécu à Montréal de la Conquête britannique à l'Union des deux Canadas. Grâce à un examen méticuleux et systématique des archives, l'auteur offre une nouvelle vision de l'histoire des Noirs au Québec, ébranlant au passage certaines thèses véhiculées à ce sujet dans l'historiographie québécoise et canadienne. Mackey documente et révèle de nombreux

faits, événements et personnages peu étudiés, voire méconnus, qui viennent enrichir non seulement l'histoire de la communauté noire, mais également l'histoire générale de Montréal. L'auteur rappelle d'ailleurs que son « objectif principal est de commencer à situer les Montréalais noirs de la période 1760-1840 sur l'échiquier historique afin que les ouvrages portant sur Montréal de cette époque ne puissent plus faire abstraction de leur présence » (p. 33).

D'abord, Mackey remet en question certaines idées reçues concernant le système esclavagiste au Québec. Il défait notamment l'idée selon laquelle l'esclavage dans la colonie est aboli par une loi adoptée par le parlement britannique en 1833. En réalité, selon lui, l'esclavage n'existait déjà plus au Québec depuis le début du 19^e siècle. Des témoignages d'époque semblent le confirmer et les dernières traces écrites témoignant de l'existence d'un tel système datent de la fin du 18^e siècle. Par exemple, la dernière vente d'esclave connue dans la colonie aurait eu lieu le 14 septembre 1799 (p. 87). Selon Mackey, la loi de 1833 adoptée par le parlement londonien visait plutôt l'abolition de l'esclavage dans les colonies antillaises. Selon sa propre expression, il faut davantage parler au Québec d'une « abolition maison » dont le principal facteur est une série de décisions rendues par des juges montréalais relâchant des esclaves fugitifs réclamés par leurs propriétaires devant les cours de justice. L'argumentaire utilisé par ces juges est qu'il n'existe aucune loi officielle dans la colonie reconnaissant l'existence même d'un système esclavagiste. De telles décisions contestent donc la légitimité de l'institution esclavagiste ; elles lancent le message aux propriétaires d'esclaves qu'ils n'ont pas le système judiciaire de leur côté, et aux esclaves qu'ils peuvent s'émanciper en s'échappant de leurs maîtres et qu'en cas de représailles, les tribunaux les appuieront.

Mackey tente par la suite de décrire de façon précise et nuancée les caractéristiques spécifiques de l'esclavage pratiqué à Montréal et au Québec. Sans renier l'existence d'un tel système ni son caractère inhumain et raciste, il rappelle qu'il ne faut pas exagérer son importance dans l'histoire du Québec. D'abord, selon lui, le nombre d'esclaves y ayant vécu a été exagéré. Il conteste principalement les compilations effectuées par Marcel Trudel, principal historien à s'être intéressé à ce sujet. Cette surestimation serait due au fait que Trudel a associé systématiquement tous les Noirs ayant vécu avant 1833 au statut d'esclave, ce qui n'était pas toujours le cas, et que certains esclaves ont été comptés plus d'une fois alors que ce n'était que leurs noms ou l'orthographe de leurs noms qui variaient selon les sources primaires disponibles (certificats de naissance, de propriété, de mariage, etc.). À titre d'exemple, en analysant

